

LE  
ROSAIRE  
POUR  
TOUS.



BULLETIN MENSUEL

PUBLIÉ PAR

LES PERES DOMINICAINS

DU

COUVENT DE ST-HYACINTHE

P. Q. (CANADA).

Abonnement : 15 cents par an.

Vol. III. No. 6 Juin 1899.

LES ABONNEMENTS VONT DE JANVIER A JANVIER.

SOMMAIRE

GRAVURES : L'Eglise St Jean-Bte. de Maplewood.....	4
Le Couvent des Dominicains de Fall River.....	7
La propagation du Rosaire.....	2
Sauvé par une allumette.....	3
Sage réponse d'un paysan.....	3
L'Eglise St-Jean-Bte. de Maplewood.....	4
Dom Bosco en wagon.....	5
Le Sacré-Cœur de Jésus dans le mystère de la Visitation.....	6
Pensée.....	6
Le général de Sonis et la franc-maçonnerie.....	7
Réponse d'un vice-roi.....	8

## LA PROPAGATION DU ROSAIRE.

---

Il était impossible que les fils de saint Dominique, quelque nombreux qu'ils fussent, pussent seuls réussir à propager le Rosaire en tout lieu. Aussi la sainte Vierge leur ménagea-t-elle de nombreux auxiliaires et permit-elle qu'ils fussent puissamment aidés par les exemples, les conseils et la protection des souverains pontifes, à qui, dans l'Eglise, doit remonter toute initiative pour une pratique de piété quelconque.

Non contents d'avoir approuvé et reconnu la dévotion du Rosaire comme venant du ciel, les Papes ne se lassèrent pas de la louer, de la recommander aux fidèles, de l'enrichir d'indulgences et de privilèges ; c'est une chose certes bien digne d'observation que déjà au delà de cinquante brefs ont été publiés à ce sujet. Bien plus, comme si les roses du Rosaire étaient nécessaires pour embellir l'Épouse de Jésus-Christ, la sainte Eglise, les souverains Pontifes instituèrent sous son titre une fête solennelle qui se célèbre dans tout le monde catholique le premier dimanche d'octobre, invitant expressément les fidèles à pratiquer une dévotion si chère à Marie. Voici les paroles du divin Office : “ Ne cessons donc, ô fidèles, d'honorer Marie avec la dévotion du Rosaire, qui lui est si agréable.”

Si les fils de Saint Dominique furent toujours, comme nous l'avons dit, les principaux et plus ardents propagateurs de cette dévotion, ils eurent cependant grand nombre de coopérateurs de tous les ordres et de toutes les classes, émules de leur gloire, de leur zèle, de leurs mérites et de leur dévotion à Marie.

Comment compter les livres qui se publient chaque jour par des auteurs soit ecclésiastiques, soit laïques, pour recommander cette pratique de piété ? On peut même assurer que depuis son rétablissement on ne publie aucun manuel de piété dans lequel ne soit enseignée ou suggérée la dévotion du Rosaire.

Cette dévotion est celle que les évêques, les curés et tous ceux qui ont charge d'âmes encouragent leur troupeau à pratiquer comme le meilleur exercice de piété ; c'est la pratique que de préférence à toute autre les confesseurs recommandent et conseillent à leurs pénitents ; celle que les prédicateurs, du haut de la chaire, indiquent comme étant la plus avantageuse aux âmes et la plus agréable à Marie ; celle enfin que d'un commun accord les missionnaires font pratiquer à leurs néophytes dès qu'ils leur ont appris les mystères fondamentaux de la religion.

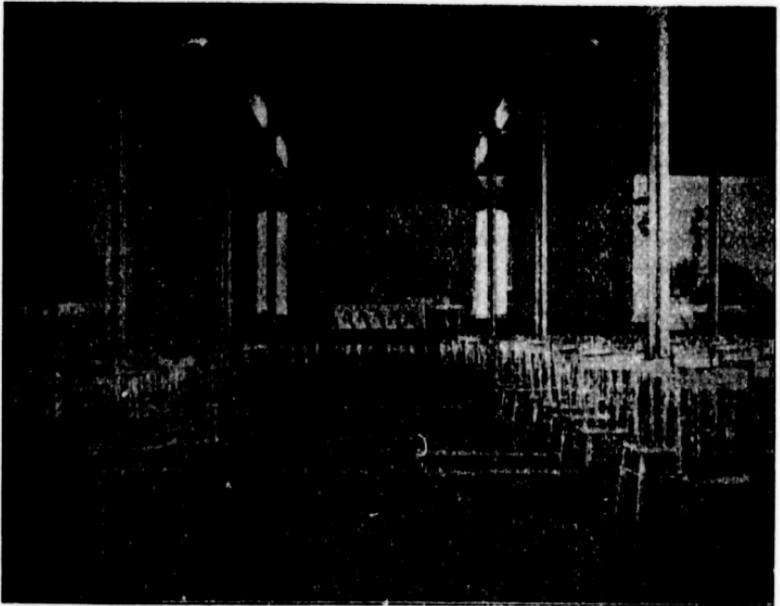
### SAUVÉ PAR UNE ALLUMETTE.

En 1852, Mgr Pompallier, évêque de la Nouvelle-Zélande, fut pris par des cannibales avec deux autres missionnaires, et il fut dédicé qu'on les mangerait. Aussitôt dit, aussitôt fait. On prépare une série de broches, et l'on amène les malheureuse victimes. Deux coups de haches de pierre habilement portés abattent les deux missionnaires : le tour de Mgr Pompallier est arrivé, et il récite à genoux une dernière prière, lorsque se redressant tout à coup par une inspiration subite : " Je vous demande, dit-il, une minute de sur-sis ; je désire moi-même allumer le feu destiné à me cuire." Les naturels y consentent. Alors Mgr Pompallier tire de sa poche une allumette chimique, la dernière qu'il eût, et l'enflamma en la frottant rapidement sur le manteau d'un cannibale. Frappés de terreur, ils s'enfuient tous en poussant des hurlements, et l'acte de contrition de l'évêque missionnaire se change en une prière d'action de grâces : il put s'échapper sain et sauf, après avoir enseveli ses compagnons.

### SAGE REPOSE D'UN PAYSAN

Dans notre commune de X..., passait ces jours derniers un commis-voyageur faisant hautement profession de matérialisme. C'était sa religion, disait-il, parce que c'est la religion de nos jours et que la religion du jour est toujours la meilleure. Il prônait partout les idées nouvelles. Sa chaire était partout, sur les places, dans les carrefours, et c'était surtout dans les cabarets qu'il trouvait son auditoire le plus favorable. On se plaisait à l'écouter avec un verre à la main.

Dans un de ses loisirs, il rencontra au milieu de la route un paysan. " Mon brave, où allez-vous donc, demanda le citoyen.—Je vais à la messe, lui répond le paysan.—Vous allez à la messe... Allez-vous aussi vous confesser ?—Pas aujourd'hui, mais j'y vais assez souvent.—Et ne trouvez-vous pas trop dur d'aller à la messe et de vous confesser ?—Ça me gêne un peu, mais nous y sommes tous obligés par la loi de Dieu.—Voulez-vous un bon moyen pour vous débarrasser de cette triste corvée ? Faites-vous matérialiste, et vous verrez combien c'est commode. Depuis dix ans, je la professe, cette religion, et je m'en trouve bien. Je suis libre de faire ce que je veux.—Vous parlez comme un livre, répliqua le paysan ; pour moi, je ne connais que l'école de mon curé, qui sait mieux que personne ce qu'il y a de vrai, ce qu'il y a de bon.—Vous vous trompez, mon brave, si vous étiez tous matérialistes, dans votre pays, vous seriez moins arriérés que vous ne l'êtes. On ne trouve aucun progrès chez vous ; vous vivez encore dans les vieilles superstitions du moyen-âge.—Arriérés, dit le paysan, c'est vous qui l'êtes, vous qui vous glorifiez de venir des singes ; car, pour sûr, ils sont aussi bêtes que le premier jour."



L'ÉGLISE ST-JEAN-BTE. DE MAPLEWOOD

---

INTÉRIEUR DU SOUBASSEMENT

---

Comme nos lecteurs le savent, nos Pères desservent, depuis 1887, l'importante paroisse Ste. Anne de Fall River.

Or, il y a quelques années, plusieurs bonnes familles canadiennes s'établirent sur les confins de leur paroisse, dans un endroit appelé Maplewood. Elles ne pouvaient facilement, à cause de la distance, profiter de tous les avantages du service religieux.

Aussi, le T. R. P. Sauval, Supérieur et curé, résolut-il de pourvoir au plus tôt aux besoins spirituels de ces familles en leur faisant construire une église.

Le soubassement seul est terminé. Ouvert au culte depuis plus de deux ans déjà, haut, vaste, bien éclairé, bien aéré, il offre tout le confort d'une église, il en a presque la beauté. Le reste ne sera fini que plus tard.

Le R. P. Bellemare, directeur spirituel de la congrégation de Maplewood, se consacre à cette œuvre avec un dévouement inaltérable et un zèle vraiment pastoral.

DOM BOSCO EN WAGON.

---

Il fut un temps où Dom Bosco voyageait beaucoup en chemin de fer, et plus d'une fois pendant ses trajets, il lui arriva d'entendre des personnes qui ne le connaissaient pas, se livrer sur son compte à des appréciations plus ou moins fantaisistes. Le plus ordinairement il se contentait de sourire sans trahir son incognito.

Un jour, il était dans un compartiment presque au complet, lorsque la conversation tomba précisément sur lui.

Un monsieur, qui paraissait être un commis-voyageur, et qui avait le verbe haut et facile, se mit à dire :

—Votre Dom Bosco, c'est un intrigant et un farceur. En voilà un qui sait accrocher de l'argent ! Vous croyez que c'est pour des enfants pauvres ? Pas du tout. Il a donné des sommes considérables à sa mère, à son frère ; puis il s'est fait bâtir un château superbe, et il ne s'y rend que dans un carrosse à deux chevaux. C'est un fourbe de premier ordre.

Dom Bosco avait écouté avec le plus grand calme cette diatribe. Lorsqu'elle fut terminée :

—Etes-vous bien sûr de ce que vous dites, monsieur ? Connaissiez-vous Dom Bosco ?

—Si je le connais ! Je le vois tous les jours. Je pourrais vous en raconter de belles sur son compte, allez !

—Permettez-moi de vous faire observer que, dans tout ce que vous venez de dire, il n'y a pas un mot de vrai.

—Un démenti, vous osez me donner un démenti ! Vous êtes un impertinent et vous mériteriez...

A ce moment, on arrive à une station ; le train s'arrête, et un nouveau voyageur monte dans le wagon.

Dès qu'il aperçoit Dom Bosco, il lui baise la main et, avec un empressement respectueux :

—Oh ! mon vénéré Père Dom Bosco, vous ici ! quel bonheur de faire route avec vous !

—Dom Bosco ! s'écrièrent tous les voyageurs.

—Oui, mes amis, je suis Dom Bosco, et je tiens à vous dire que toutes les allégations de ce monsieur sont fausses et mensongères. Sachez-le bien, ma mère vit avec moi, elle soigne les enfants à l'Oratoire ; mon frère habite toujours la pauvre maison où nous sommes nés ; et, en fait de carrosse... je n'ai que ce wagon de troisième classe.

Les assistants, indignés, faillirent écharper le malheureux commis-voyageur, qui se hâta de disparaître à la plus proche station.

Un de ceux qui avaient assisté à cette scène fut tellement frappé du calme et de la douceur avec lesquels Dom Bosco avait supporté ces incroyables injures, qu'il voulut être reçu Coopérateur, et, dans la suite, il fit beaucoup de bien à l'Œuvre.

---

LE SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS DANS LE MYSTÈRE  
DE LA VISITATION.

---

Le premier battement du Cœur de Jésus eut son contre-coup immédiat dans le Cœur très pur de Marie. Dès lors, ce fut, entre ces deux cœurs, comme un concert très suave de sentiments d'amour échangés sans interruption. Chaque battement du Cœur de Jésus, renvoyait dans le Cœur de Marie un flot plus abondant de charité, et, celle qui devait être la Mère de tous les chrétiens, participait, sans mesure, à l'amour immense du divin Rédempteur pour les hommes. Merveille délicieuse que ces torrents de flammes qui s'élançaient du Cœur de Jésus et passaient par le Cœur de Marie, pour se répandre sur toute l'humanité ! Le premier, Jean-Baptiste ressentit les ardeurs de ces deux foyers de vie ; tous, nous avons été réchauffés, vivifiés, au contact de leurs flammes divines.

O Cœur de Marie, réservoir de toutes les grâces qui nous viennent du cœur de Jésus, laissez déborder jusqu'à nos âmes ces flots qui vous inondent et vous sanctifient.

---

PENSÉE.

---

Ce que nous sommes, nous le devons à Dieu sans aucun doute, nous le devons encore à nos parents, mais nous le devons aussi pour une grande part à ces éducateurs distingués qui ont pris soin de notre enfance, qui nous ont initiés aux mystères des connaissances humaines ; et qui, après nous avoir formé l'esprit et le cœur par leurs vertus comme par leur science, n'ont jamais su se désintéresser de nous et nous ont accompagnés dans la vie de leurs sympathies et de leurs prières.

L'enfant n'est pas en état d'apprécier à leur juste valeur les dévoûments multiples dont son âme qui s'éveille est l'objet. Il lui semble tout naturel que l'on se dépense pour lui.—Pardonnons à cet égoïsme qui vient plutôt de son inexpérience que de son cœur.— Mais lorsqu'on a un peu vieilli, un peu pratiqué les hommes et sondé l'égoïsme profond du monde, alors au souvenir de ceux qui nous donnaient d'eux-même sans compter, qui nous livraient si généreu-

sement les trésors de leur savoir, on se sent rempli, pénétré jusqu'aux moelles d'un sentiment de sincère gratitude. Leur vie à ceux-là semblait liée à la nôtre : on eût dit qu'ils n'existaient que pour nous, que pour nous façonner d'après un idéal.

C'est le secret des âmes religieuses d'être entièrement au prochain, tout en appartenant encore à Dieu. Le sacrifice, le don d'elles-mêmes au Maître de toutes choses a comme centuplé leurs forces, leurs ressources. Elles participent en quelque sorte à l'infinie puissance. Leur charité s'exerce sur les hommes sans que leur amour pour Dieu en souffre. Que dis-je ? Cet amour divin s'accroît en proportion de leur dévouement au prochain. Car elles retrouvent et servent dans les autres les membres de Notre-Seigneur Jésus-Christ. En se rapprochant des hommes, en travaillant pour les hommes, c'est de lui qu'elles se rapprochent en vérité, c'est pour lui qu'elles travaillent, comme c'est de lui et de lui seul qu'elles attendent leur récompense.

A. H. B.



COUVENT DES DOMINICAINS  
DE FALL RIVER.

## LE GÉNÉRAL DE SONIS ET LA FRANC-MAÇONNERIE

On ne croirait pas, si lui-même, ne l'avait plusieurs fois raconté, qu'étant à l'école de Saumur, il s'était imprudemment laissé enrôler dans la franc-maçonnerie, qu'on lui avait représentée comme l'église d'un christianisme libre, mais non moins élevé, non moins bienfaisant que l'autre. Comme il l'atteste plus tard, les condamnations ecclésiastiques contre les sociétés secrètes lui étaient alors

inconnues. Jamais, d'ailleurs, il n'avait mis le pied dans une loge, lorsqu'un jour son colonel lui demanda de remplacer, pour le service du soir, tel officier convié à un dîner maçonnique. " Mais, répondit de Sonis, pourquoi ne m'a-t-on pas invité, moi aussi ?—Est-ce que vous seriez maçon ?—Mais oui, mon colonel, et quel mal y a-t-il à cela ?—Allez-y voir, dit le colonel très étonné.—Et bien, j'irai et je verrai."

Il y fut. La décoration de la salle, la disposition du couvert affectaient des formes mystérieuses et symboliques. Sonis s'étonna, sourit : ce n'était rien encore. Mais les discours commencèrent. Il y en eut un premier, un second, un troisième, on y parla de la fin du règne des superstitions, de l'avènement de la religion de l'avenir, de l'émancipation des intelligences et des consciences. Sonis souffrait et attendait. On s'en prit au catholicisme, à ses mystères, à ses prêtres. Sonis n'y tint plus ; se levant brusquement de table : " Ah ! ça, messieurs, dit-il, où suis-je donc tombé, ici ! Mais c'est un piège... on m'avait dit que la religion serait toujours respectée, et on l'insulte ! Vous n'avez pas tenu vos promesses, je suis délié des miennes ; vous ne me reverrez plus, bonsoir ! " Et, d'un geste, repoussant vivement sa serviette, il sortit tête haute, en laissant tout ce triste monde stupéfait et irrité. Vingt ans après, en 1871, la loge se vantait encore de l'avoir pris dans ce piège, et s'en faisait une arme contre lui aux élections législatives.



### RÉPONSE D'UN VICE-ROI.



Un vice-roi, nouvellement nommé par l'empereur de la Chine, parcourait les pays confiés à son administration. Ayant reçu dans le cours de ses visites, un libelle d'accusation contre les chrétiens, il le lut attentivement et demanda aux accusateurs si les chrétiens cultivaient bien leurs champs, s'ils faisaient loyalement leur commerce, etc.

—Fort bien, répondirent les accusateurs.

—Les chrétiens sont-ils voleurs, injures, perturbateurs ? demanda le vice-roi.

—Non du tout, répondirent les païens.

Alors le vice-roi les renvoya avec indignation, disant :

—Si les chrétiens remplissent bien leurs devoirs et ne font tort à personne pourquoi les accusez-vous ?

